

VIRGIL APGER/KOBAL

## Le culte d'Elvis

VINGT ANS après la mort du « King », la mode du pèlerinage à Memphis (Tennessee), la ville d'Elvis Presley, ne se dément pas. Au contraire. Celui qui, le premier, réunit le rythm 'n' blues et le gospel noirs avec la country blanche pour créer un son unique qui marqua à jamais le rock 'n' roll ; le rebelle qui incarna, par sa musique, son attitude sexy et provocatrice, le conflit de générations de l'après-guerre, a laissé la place à un mythe désincarné. D'innombrables sosies entretiennent l'idée qu'Elvis est vivant, et un florissant commerce tire profit d'un engouement qui touche parfois au mysticisme.

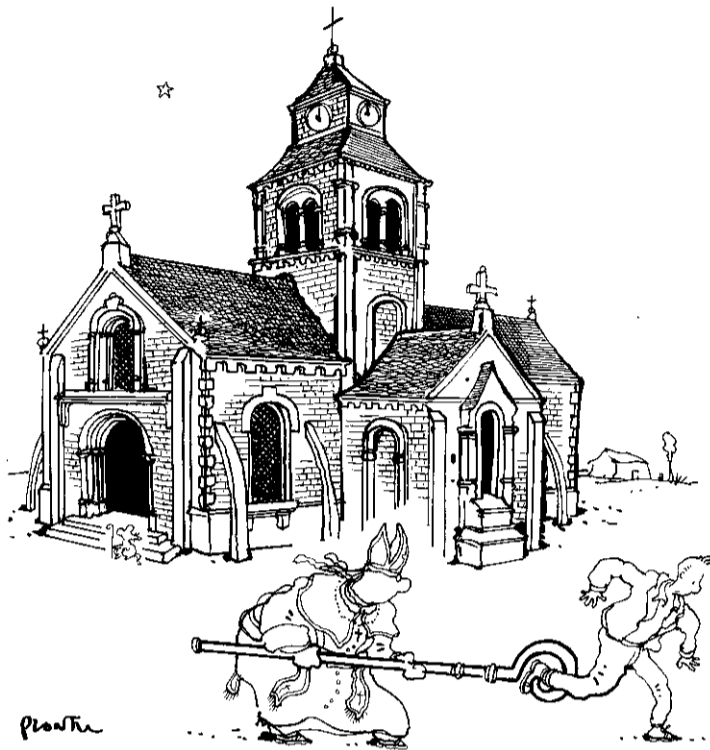
Lire page 14

## L'Eglise catholique cherche à se rapprocher de la jeunesse

Des dizaines de milliers de pèlerins convergent vers Paris

ORIGINAIRE de 135 pays, 250 000 jeunes catholiques arrivent à Paris, dimanche 17 et lundi 18 août, avant l'ouverture officielle, mardi 19 au Champ de Mars, des douzièmes Journées mondiales de la jeunesse. 80 000 d'entre eux seront accueillis et hébergés par des familles de Paris et de l'Île-de-France. Les autres le seront dans des locaux collectifs, paroissiaux ou municipaux. Le pape arrivera à Paris jeudi. Avec ces rencontres mondiales, qui ont lieu depuis 1985 tous les deux ans, l'Eglise catholique tente de réduire la fracture qui la sépare des jeunes. En France notamment, toutes les enquêtes d'opinion soulignent qu'ils se montrent davantage séduits par de nouvelles formes de spiritualité que par les religions traditionnelles. Le Monde publie le premier volet d'une enquête sur les rapports entre les jeunes et la foi, sur leurs lieux de rassemblement, sur leurs réseaux et sur leurs mouvements.

Lire page 6 et 7



P. Sauter

## L'incertitude monétaire fait chuter les marchés boursiers

Fortes baisses du dollar et de Wall Street

LA RECHUTE du dollar, qui a perdu 25 centimes face au franc en une semaine, a provoqué, vendredi 15 août, une violente secousse sur les marchés boursiers ouverts en ce jour de l'Assomption. A Wall Street, l'indice Dow Jones a perdu 247 points, la plus forte baisse, en points, sur une séance depuis le « lundi noir » d'octobre 1987. Alimenté aussi par l'annonce de profits en moindre progression que prévu pour Gillette et Coca-Cola, le recul de 3,1 % des actions américaines a eu lieu sans panique. Un même mouvement a été enregistré en Europe. Les baisses ont été de 2,5 % à Londres, 2,8 % à Francfort et 4,5 % à Amsterdam. La Bourse de Paris était fermée.

Les incertitudes sur l'évolution des taux d'intérêt, aux Etats-Unis et en Allemagne, ont à nouveau alimenté, à la veille d'une semaine décisive sur le front monétaire, une grande nervosité sur le marché des changes et conduit à la baisse du dollar. Le billet vert est tombé, d'un vendredi à l'autre, de

1,89 à 1,82 deutschemark et de 6,38 à 6,13 francs français.

Les opérateurs estiment que le comité de politique monétaire de la Réserve fédérale américaine, qui se réunit mardi 19 août, ne devrait pas relever ses taux directeurs. Les dernières statistiques indiquent qu'en dépit d'un dynamisme confirmé de la croissance il n'y a toujours aucun signe de reprise de l'inflation aux Etats-Unis. Les prix à la consommation augmentaient, en juillet, à un rythme de 2,2 % sur douze mois, le plus faible depuis 1986. Ils craignent en revanche un éventuel durcissement de la politique monétaire en Allemagne, soit mardi 19 à l'occasion de l'opération d'adjudication hebdomadaire de la Bundesbank, soit jeudi 21 lors de la réunion de rentrée du conseil de la banque centrale allemande. Plusieurs membres de ce conseil ont exprimé leurs inquiétudes quant au risque d'une reprise de l'inflation outre-Rhin.

Lire page 11

## Des coupe-faim mis en cause

L'association de deux médicaments amaigrissants est soupçonnée de provoquer des anomalies cardiaques graves.

## Dialogue de sourds sur Chypre

Les négociations menées en Suisse entre les communautés turque et grecque de l'île confirment pour l'heure l'incompatibilité de leurs positions respectives.

## Boulez ovationné à Salzbourg

Sous la direction du compositeur français, l'Orchestre des jeunes Gustav Mahler a fait preuve d'une vitalité enthousiasmante.

## Les supermarchés du luxe

Vuitton, 1 200 m² sur les Champs-Élysées, Armani, 970 m² à Saint-Germain-des-Prés : la mode est aux grandes surfaces d'exposition et de vente.

## Il y a 50 ans, l'Inde

L'actuel premier ministre n'est arrivé « en Inde » qu'en 1948, fuyant les sanglantes émeutes interconfessionnelles au tout nouveau Pakistan.

## Saint-Mamet italien

La célèbre marque de conserves de fruits du Gard a été achetée par Conserve Italia.

## Les « filles à renards » préoccupent la police secrète finlandaise

KAUSTINEN

de notre envoyé spécial

Encore un virage et des dizaines d'étroits hangars allongés, perpendiculaires à la route, défilent derrière une rangée de pins. Heino Hanhikoski ralentit à proximité de sa ferme d'un genre particulier. Des chiens-loups en cage se calment à l'injonction de leur maître. Le solide Finlandais ouvre la porte d'un cabanon et débranche le système d'alarme électronique. « Je m'en suis équipé pour éviter toute mésaventure », explique-t-il. Jamais, jusqu'à présent, cet homme qui élève les renards et les visons pour leur fourrure n'a été la cible d'une opération de militants de la cause animale. Mais des collègues ont vu le produit de plusieurs années de labeur s'échapper dans la nature en l'espace d'une nuit. Alors il se méfie.

Au tableau d'honneur de la production et de l'exportation de fourrures, secteur qui emploie environ deux mille personnes dans le pays, la Finlande se classe largement en tête au niveau mondial pour les renards et deuxième, derrière le Danemark, en ce qui concerne les visons. Dans la seule commune

de Kaustinen, où vit Heino Hanhikoski, on compte cent dix fermes d'élevage, essentiellement de renards parce qu'ils nécessitent moins de travail. Une activité lucrative. Le montant du bénéfice dégagé par ce secteur pendant la saison 1995-1996 équivalait au budget annuel de cette commune de 4 500 habitants située à 500 kilomètres au nord-ouest d'Helsinki. De quoi susciter des vocations dans une région de petites exploitations agricoles, où le taux de chômage est légèrement supérieur à la moyenne nationale (15,5 %). Heino Hanhikoski fut l'un des premiers à se lancer, en 1964, dans cet élevage d'un nouveau genre. Un coup de dé avisé qui lui permet aujourd'hui de vivre confortablement de ses quatre mille cinq cents visons et de ses deux mille renards bleus.

Par commodité et pour éviter l'odeur forte des bêtes en cage, les fermes d'élevage ont été regroupées dans la forêt, à quelques kilomètres de Kaustinen. Sous des toits de tôle, les visons gigotent et les renards tournent en rond en silence dans des petites cages. Il faudra attendre l'automne pour que leurs fourrures gagnent la densité et l'éclat qui les

rendent si précieuses. Le moment sera alors venu de tuer d'une décharge d'électricité ces animaux âgés de six mois. Une fourrure de renard bleu vaut en moyenne 655 markka (745 francs), soit six fois plus qu'en 1990, tandis que le prix d'une pièce de vison a triplé à 172 markka (195 francs).

Le sommeil des éleveurs finlandais a toutefois été troublé par l'apparition des *ketutyttö*, les « filles à renards ». A l'origine de ce mot, trois jeunes femmes, tout juste majeures, qui ont libéré plusieurs centaines de bêtes dans deux fermes en 1996, pour protester contre cette activité « contraire aux droits des animaux » et attirer l'attention sur leur cause, de plus en plus populaire chez les jeunes. Condamnées à payer de forts dommages et intérêts pour les pertes causées - de nombreux renardeaux n'ont pas survécu à cette soudaine liberté dans la nature -, elles ont inspiré d'autres activistes. A tel point que la police secrète finlandaise les a placées sous haute surveillance, au même titre que les espions.

Benoît Peltier

Lire page 12

### POINT DE VUE

## Bosnie : le dépeçage diplomatique

par Bernard Favre d'Arcier, Romain Goupil, Jack Ralite et Emmanuel Wallon

Sous l'excellent prétexte d'obliger les trois principales composantes politiques bosniaques à respecter les accords de paix, les Etats-Unis et l'Union européenne ont commis un grossier contresens, qui compromettra les chances ultimes d'éviter la partition du pays. A la demande de leur haut-représentant, l'Espagnol Carlos Westendorp, nos gouvernements ont sommé les autorités de Sarajevo de trouver un compromis avec leurs adversaires d'hier, les chefs de l'entité serbe de Pale et les protecteurs des milices croates d'Herzégovine, pour nommer trente-trois chefs de poste à l'étranger.

Il en résulte une situation absurde. Au lieu de disposer d'ambassadeurs représentant un Etat unitaire et de consuls défendant les intérêts de l'ensemble des citoyens bosniaques, quelles que soient leur ascendance ethnique, leur confession ou leurs convictions poli-

tiques, la Bosnie-Herzégovine sera partout assimilée à l'une de ses communautés. On enverra donc à New York, au siège de l'ONU, comme à Istanbul et Téhéran, un chef de poste musulman pour défendre les conceptions unionistes du SDA, le mouvement de M. Izetbegovic. Cependant, un Serbe ira à Washington plaider la cause séparatiste, de même qu'à Athènes et à Pékin. Tokyo, Bonn et Bruxelles recevront un diplomate croate, issu du clan qui écrasa Mostar sous un déluge d'obus.

Lire la suite page 9

Bernard Favre d'Arcier est directeur du Festival d'Avignon, Romain Goupil est cinéaste, Jack Ralite est sénateur et maire d'Aubervilliers (Seine-Saint-Denis), Emmanuel Wallon est enseignant en science politique à Paris-X.

## Les dessous d'une liaison



LADY DIANA

LE FLIRT estival prêté à la princesse Diana a attiré l'attention sur la famille Al Fayed et, notamment, sur les liens que cette dernière a tissés depuis longtemps avec la cour de Saint-James. Installé en Grande-Bretagne depuis les années 60, Mohamed Al Fayed, propriétaire de Harrods, a soigneusement cultivé ses relations avec les Windsor, tout comme il avait reçu le soutien de Margaret Thatcher.

Lire page 2

**Rentrée 1997**

ADMISSIONS PARALLÈLES

Après... BAC - BAC + 1 - BAC + 2

Poursuivez vos études vers les carrières

- DU MANAGEMENT INTERNATIONAL : ISEG SUP HAUTES ÉTUDES DE COMMERCE ET DE MANAGEMENT EN 4 ANS. Formation internationale polyvalente de haut niveau. 10 à 12 mois à l'étranger, tant en universités partenaires qu'en missions professionnelles.
- DU COMMERCE-MARKETING, DE LA COMMUNICATION : ISEG CO ÉTUDES SUPÉRIEURES COMMERCIALES APPLIQUÉES EN 4 ANS. 3 cursus : commerce-marketing • communication-publicité • commerce international, jalonnés par des diplômés d'Etat puis Européens (BIS AC, CI, COM • DESMA, DLESM, DLESCOM).
- DE LA BANQUE, DE LA BOURSE, VERS L'EXPERTISE COMPTABLE : ISEG FI HAUTES ÉTUDES EN GESTION-FINANCF. Cursus en 4 ans : préparation aux diplômes d'Etat (DPECF, DECF, DESCF) et formation au Management d'entreprise.

GROUPES ISEG

PARIS - 28, rue des Francs-Bourgeois - 75003 - Tél. 01 44 78 88 88  
BORDEAUX - 23-25, rue des Augustins - 33000 - Tél. 05 56 91 33 02  
LILLE - 6-8, Boulevard Denis Papin - 59000 - Tél. 03 20 85 06 96  
LYON - 86, Boulevard Vivier Merle - 69003 - Tél. 04 78 62 37 37  
NANTES - 28, rue Armand Brossard - 44000 - Tél. 02 40 89 07 52  
STRASBOURG - 10, rue du G. de Castelnu - 67000 - Tél. 03 88 36 02 88  
TOULOUSE - 14, rue Claire Pauilhac - 31000 - Tél. 05 61 62 35 37

LIABUSSEMENT PRIVÉ D'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR

Renseignements et admissions dans l'ISFC de votre région (au prorata des places disponibles)

M 0146 - 817 - 7,50 F

International	2	Aujourd'hui	12
Abonnements	4	Jeux	12
France-Société	6	Carnet	13
Horizons	8	Météorologie	13
Entreprises	10	Culture	14
Placements/marchés	11	Radio-Télévision	17







# VIENT DE PARAÎTRE

• « THE X-FILES », FASCINATIONS POUR UN NOUVEAU MYSTICISME — Page 18

AOÛT 1997

N° 521 - 44<sup>e</sup> année

Une nouvelle inédite de Didier Daeninckx (Page 19)

# LE MONDE diplomatique

28 pages - 22 F

Publication mensuelle - 21 bis, rue Claude-Bernard, 75242 Paris Cedex 05

Abonnements : voir tarif page 23

## Pays basque

Par IGNACIO RAMONET

Cinq millions. Ils étaient 5 millions, les manifestants, dans les rues des villes d'Espagne, le 14 juillet, pour exprimer leur colère contre l'assassinat d'un fils d'Angel Blanco. Jamais, dans l'histoire tragique de ce pays, 5 millions de citoyens n'avaient ainsi manifesté pour des motifs politiques. N'en 1931, lors de la proclamation de la Seconde République ; ni en 1981, après l'échec du putsch du colonel Tejero.

Un tel crime et une telle méprise montrent à quel point ETA a perdu sa capacité d'analyse politique. Et combien ses dérivés ultranationalistes et hypergauchistes comme Sentier au nom du « peuple », du « marxisme-léninisme » et d'un dogmatisme mystique, ont érigé l'inhumanité en principe d'action.



EQUIPO CRONICA - « Guerres » (1971)

Aujourd'hui néo-républicain, ETA fut, avant la fin du franquisme, l'une des rares organisations qui osa recourir à la lutte armée pour combattre la violence de la dictature. Et l'attentat contre l'amiral Carrero Blanco, en 1972, facilité par le marché noir de la...

## « POURQUOI NOUS COMBATTONS » La 4<sup>e</sup> guerre mondiale a commencé

Par le SOUS-COMMANDANT MARCOS

Un véritable séisme politique s'est produit au Mexique le 6 juillet, lors des élections. Pour la première fois depuis près de soixante-dix ans, le Parti révolutionnaire institutionnel (PRI) a perdu la majorité absolue à la Chambre des députés, le contrôle de plusieurs Etats ainsi que la mairie de Mexico, qui revient à M. Cuauhtémoc Cárdenas, leader du Parti révolutionnaire démocratique (PRD), n'a pas donné de consignes précises à propos de ce scrutin et s'est retirée sous les frondaisons de la forêt Lacandona, son sanctuaire. C'est de là que son chef, le sous-commandant Marcos nous a fait parvenir cette analyse originale et géostratégique de la nouvelle donne internationale.

« La guerre est une affaire d'importance vitale pour l'Etat, c'est la province de la vie et de la mort, le chemin qui conduit à la survie ou à l'anéantissement. Il est indispensable de l'étudier à fond. »

Sun Tse, L'Art de la guerre.

Le néolibéralisme, comme système de conquête de territoires. La fin de la troisième guerre mondiale, ou guerre froide, ne signifie nullement que le monde ait surmonté la bipolarité et retrouvé la stabilité sous l'hégémonie de l'Amérique. Car s'il y a eu un vaincu (le camp socialiste), il est difficile de nommer le vainqueur.

La défaite de l'« Empire du mal » ouvre de nouveaux marchés, dont la conquête provoque une nouvelle guerre mondiale, la quatrième.

Comme tous les conflits, celui-ci contraindra les Etats nationaux à redéfinir leur identité. L'ordre mondial est revenu aux vieilles époques des conquêtes de l'Amérique, de l'Afrique et de l'Océanie. L'Amérique moderne du XX<sup>e</sup> siècle ressemble étrangement aux siècles barbares précédents.

Le crépuscule du monde rationnel décrit par tant de romans de science-fiction, de vastes territoires, des richesses et surtout, une immense force de travail disponible attendent leur nouveau seigneur. Unique est la fonction de maître du...

AOÛT 1997

## CE MOIS-CI DANS « LE MONDE DIPLOMATIQUE » :

### MONDIALISATION

La IV<sup>e</sup> guerre mondiale a commencé (sous-commandant Marcos). — La cosmocratie, une classe planétaire (Denis Duclos). — La Russie, otage d'un capitalisme mafieux (K. S. Karol). — L'« économie pure », nouvelle sorcellerie (Samir Amin).

### NOUVELLES TECHNOLOGIES

Un monde surexposé (Paul Virilio). — Une affaire d'Etat pour Washington (Herbert I. Schiller). — Adieu au rêve libertaire d'Internet ? (Bernard Cassen). — La France et le cybermonde (Joël de Rosnay).

### ISRAËL

Lutter pour la paix (Uri Avnery).

### Egalement au sommaire

- RUSSIE : Magnitogorsk, prisonnière de l'acier (Marie-Claude Slick).
- ÉTATS-UNIS : Autopsie d'un été meurtrier à Chicago (Eric Klinenberg).
- CANADA : Le Nunavut, ultime redécoupage ? (Philippe Boyet)
- NOUVELLE-ZÉLANDE : Un village à l'heure du marché (Serge Halimi).
- AFRIQUE : Faut-il supprimer les polices ? (Antoine P. de Montclos).
- Cornelius Castoriadis contre le conformisme généralisé (Robert Redeker).

EN VENTE CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX 22 F

### MÉDITERRANÉE

Pourquoi cette montée de l'islamisme (Sami Nair).

### SPORT

Un ethnologue au Tour de France (Marc Augé). — Le football, religion laïque en quête d'un nouveau dieu (Manuel Vázquez Montalbán).

### MANIPULATIONS

« The X-Files » : Fascinations pour un nouveau mysticisme (Pierine Piras). — Pigeons apprivoisés (Juan Goytisolo). — Mémoires et malmémoires (Eduardo Galeano).







PRASHANT PANJARI/OUTLOOK ET INDIA TODAY MAGAZINE (CI-DESSOUS)

**Ci-contre, photographié à New Delhi, le « clan » Gujral, dont beaucoup de membres sont des « réfugiés » originaires d'une province qui deviendrait pakistanaise lors de la partition de 1947. A l'époque, l'actuel premier ministre de l'Inde (ci-dessous en 1950) habitait encore Karachi, la ville qui allait être la capitale du Pakistan jusqu'en 1959 et il pensait que « l'Inde ne [serait] pas vraiment divisée ».**

LA FIN DE L'EMPIRE DES INDES

**U**N petit homme barbichu, sanglé dans une saharienne sombre, lit ses dossiers dans une salle de réunion du grand bungalow à colonnade de Race Course Road. C'est une soirée chaude d'avant-mousson 1997, en plein centre de La Nouvelle-Delhi. Au cœur de ce que l'on appelle ici la « Lutyens Delhi », du nom de l'architecte qui construisit, non loin de la vieille ville des empereurs moghols, ce New Delhi promu, en 1911, capitale de l'empire des Indes britanniques en remplacement de Calcutta. Ce bungalow est la résidence officielle des premiers ministres de l'Inde. Le petit homme barbichu est le premier ministre indien.

Outre ses qualités de diplomate chevronné et la vision bien particulière qu'il entend imposer à l'Inde à la fin du millénaire, la trajectoire d'Inder Kumar Gujral, soixante-dix-sept ans, est originale. Moins, cependant, par son itinéraire personnel de politicien que par sa naissance : il est né en 1919 à Jhelum. Au Pakistan... Ou plutôt dans la partie du Pendjab qui deviendrait, un jour, le Pakistan puisqu'elle était dominée, démographiquement, par les musulmans. C'est la première fois dans l'histoire de l'Inde indépendante qu'un chef de gouvernement est originaire de cet « autre côté de la frontière ». De ce Pakistan si détesté avec lequel l'Inde s'est déjà empoignée militairement par trois fois en cinquante ans...

Le 15 août 1947, quand le soleil se coucha pour toujours sur un Empire britannique précisément réputé jusque-là pour ne jamais connaître la nuit, Inder Kumar, de confession hindoue, n'habitait donc pas l'Inde. Il était encore « chez lui », à Karachi, la nouvelle capitale du Pakistan, ce rêve d'une nation pour les musulmans de l'Inde que Mohammed Ali Jinnah, futur chef de cet Etat, était parvenu, peu à peu, à imposer.

Cinquante ans plus tard, dans la fraîcheur de la salle de réunion de

Race Course Road, le premier ministre indien s'explique : « A l'époque, on ne croyait pas que l'Inde serait réellement divisée. Personnellement, quand l'indépendance fut proclamée, je n'avais aucune envie de partir de Karachi. »

Le 14 août 1947 (l'indépendance pakistanaise fut célébrée la veille de celle de l'Inde), Inder Kumar Gujral, homme d'affaires prospère, vécut donc les cérémonies de l'indépendance à Karachi. « C'était un grand jour parce que nous étions enfin libres. Mais j'éprouvais un sentiment mitigé. J'étais opposé à l'idée d'un pays coupé en deux. » Il se rendit au Parlement pour assister à la première et « historique » session de la nouvelle Assemblée pakistanaise. Il vit le drapeau pakistanaise vert et blanc frappé du croissant islamique être hissé aux sommets des bâtiments publics. Il regarda le cortège de Lord Louis Mountbatten, le dernier vice-roi des Indes, parcourir Karachi dans une décapotable en compagnie de Mohammed Ali Jinnah, nouveau chef du Pakistan. Il vit les deux hommes figés dans leur cabriolet, terrifiés par la possibilité d'un attentat préparé par des hindous anti-pakistanaise, traverser la ville, salués aux cris de « Pakistan zindabad » (Vive le Pakistan) par une foule inouïable. Et I.K. Gujral l'indou entendit Mohammed Ali Jinnah déclarer qu'au Pakistan « il n'y [aurait] pas d'hindous et de musulmans, il n'y [aurait] que des Pakistanaïes ».

En ce 14 août, l'actuel premier ministre indien pensait pouvoir rester dans un Pa-

kistan qu'il espérait multiconfessionnel. Un Pakistan qui accepterait de traiter à égalité sur son sol avec ses minorités non musulmanes. Ce ne fut pas le cas : aujourd'hui, la petite communauté hindoue qui n'a pas choisi l'exil en Inde vit dans des conditions misérables et reste sujette au mépris de la plupart des Pakistanaïes.

**I**NDER KUMAR GUJRAL avait certes, avant l'indépendance, été envoyé sa jeune épouse à Delhi. Par précaution. Il savait que les musulmans avaient commencé à s'en prendre aux hindous et aux sikhs dans la partie du Pendjab qui appartiendrait bientôt au Pakistan. De la même manière que les hindous et les sikhs allaient s'attaquer aux musulmans vivant encore dans la partie pendjabie qui allait devenir indienne... Mais, en ces jours de l'indépendance, Karachi était calme. Inder resta sur place. Il fallut attendre le mois de septembre 1947, au terme de plusieurs semaines d'orgie meurtrière en terre pendjabie, pour que le jeune Gujral admette enfin « que ce n'était plus possible de rester au Pakistan : je décidai de partir. »

Ce fut, comme pour tant d'autres exilés, un arrachement. Il fallait tout abandonner : maison, travail, passé, amis. « Au fond de moi, j'espérais encore que ce départ n'était que provisoire. Que je reviendrais à Karachi. » Le fait que l'actuel chef du gouvernement indien ait pu penser une seconde à continuer sa vie dans ce Pakistan qui allait devenir le grand ennemi de la nation indienne est plutôt paradoxal. Surtout vu avec un demi-siècle de distance...

Il n'y a pourtant là rien de très surprenant : alors que l'empire des Indes venait d'être démembré, que l'Inde à majorité hindoue et le Pakistan à majorité musulmane accédaient à l'indépendance sur fond de carnage intercommunautaire dans les régions divisées par le plan de partage proposé par les

Britanniques, les Indiens étaient nombreux à penser que le décapage de leur pays était provisoire. Une simple transition. Rien qu'un nouvel avatar de la riche, longue et chaotique histoire des Indes...

Gujral n'était pas le seul à penser ainsi. Le pandit Nehru était du même avis quand, en avril 1947, alors que l'on savait la partition quasi inévitable en raison de la tension croissante entre le parti des disciples du Prophète, la Ligue musulmane de Jinnah, et le Congrès indien du pandit et du mahatma Gandhi, il écrivait à son fidèle ami Krishna Prasad Menon : « Il ne fait aucun doute dans mon esprit que, tôt ou tard, l'Inde devra fonctionner de manière unitaire. Mais peut-être que, pour l'instant, la meilleure façon d'achever cet objectif est d'accepter une sorte de partition... »

Inder Kumar quitta Karachi une première fois en septembre 1947, tandis que les émeutes entre hindous et musulmans se poursuivaient dans son Pendjab natal, désormais partagé entre deux entités distinctes. Il y retourna pourtant peu après pour « y régler les derniers détails de [son] départ ». Mais, au début de 1948, Karachi, à son tour, s'enflammait. « Je me rappelle un carnage de sikhs par des voyous musulmans, dans différentes parties de la ville. » Il se réfugia alors dans un hôtel où un ami musulman vint le chercher pour le conduire à l'aéroport. Le futur premier ministre s'envola pour Delhi. « J'avais presque tout perdu, pas tout, mais presque tout, raconte-t-il dans un sourire. Je n'étais pas le seul : tout le monde avait presque tout perdu... »

Inder Kumar Gujral commence alors à Delhi une autre vie. Un début de carrière plutôt inhabituel pour un politicien qui allait devenir un proche d'Indira Gandhi puis ambassadeur en Union soviétique, serait nommé à deux reprises ministre des affaires étrangères et occupe les plus hautes fonctions

dans la plus grande démocratie du monde : il arriva à Delhi presque sans le sou, comme un réfugié parmi d'autres, un réfugié aux revenus modestes, obligé de s'entasser avec d'autres réfugiés dans un logement inconfortable du quartier très *middle class* de Karol Bagh.

« C'était une vie très difficile. Nous disposions d'une seule chambre, mon fils, mon épouse et moi-même, et devions partager les toilettes et la salle de bains avec trois autres familles de réfugiés du Pendjab... », confie-t-il dans son bureau de premier ministre de l'Inde. « On a vécu sept ans comme ça », ajoute-t-il avec un nouveau petit sourire où perce néanmoins une certaine fierté au rappel de ses épreuves passées. Le seul souvenir vraiment positif en ces temps difficiles où il fallut « trouver du travail », c'est l'accueil que lui réservèrent les gens de Delhi. « Se faire socialement accepter n'était pas compliqué. L'attitude générale du public à notre égard était généralement positive. Les gens nous aidaient. C'est cela la beauté de l'Inde : après tout, j'ai commencé ma vie en Inde [indépendante], il y a cinquante ans, comme un immigrant de la première génération et, aujourd'hui, je suis devenu premier ministre... »

Le reste est « history », comme disent les Britanniques : Inder Kumar Gujral adhéra au parti du Congrès des Nehru-Gandhi, fut ministre de l'information d'« Indira » et se brouilla avec elle quand il refusa d'accepter les diktats de son fils Sanjay à propos de la cen-



sure imposée lors de l'« état d'urgence » décrété par M<sup>me</sup> Gandhi en 1975. Il fut ensuite mis sur « la touche », « exilé » à Moscou pour représenter l'Inde, quitta le Congrès et, par deux fois, fut nommé chef de la diplomatie indienne. Il l'était encore en avril 1997 lorsque le limogeage du premier ministre de l'époque le propulsa au sommet. Presque par hasard.

Cet intellectuel discret, d'une amabilité sans faille, est désormais à la tête d'une coalition fragile, minoritaire à l'Assemblée nationale, qui risque de ne pas être en mesure d'aller à son terme à la

tête de l'Union indienne. Ironie, celui qui a réussi, sans mal, à imposer l'image du nouveau « Monsieur Propre » de l'Inde est membre d'un parti dont certains caciques sont en ce moment en prison - ou en instance d'y être - pour avoir trempé dans des affaires de corruption. Ce qui a récemment forcé le chef du gouvernement à prévenir que « personne » n'échappera au courroux de la justice, fût-ce « le premier ministre lui-même »... Pourtant, beaucoup estiment que la tolérance de M. Gujral s'apparente trop à de la faiblesse pour qu'il puisse espérer un grand avenir dans le marigot compliqué et sans pitié du monde politique indien...

**L**E fait que le premier ministre soit né « au Pakistan » n'est en tout cas pas étranger à la nouvelle impulsion qu'il a donnée à la diplomatie indienne : il est l'artisan du récent réchauffement des relations indo-pakistanaïes, après trois années de brouille. Avec son homologue Nawaz Shariff, il parle pendjabie et échange des couplets de poésie ourdoue, la langue des musulmans du sous-continent...

Mais la difficulté des rapports entre les deux frères ennemis est un héritage direct de la partition. Notamment en raison du contentieux sur le Cachemire, territoire contesté, pour lequel les deux nouvelles nations entrent immédiatement en guerre après la fin de l'empire des Indes britanniques. Cinquante ans plus tard, la cicatrice est loin d'être refermée. Y compris pour M. Gujral : « Les Pakistanaïes ont aidé les séparatistes cachemiris. Qu'ont-ils eu à y gagner ? Rien ! Et leur économie est dans un sale état... »

Inder Kumar Gujral sait qu'il aura fort à faire pour imposer ses vues. Surtout auprès des nationalistes hindous qui lui reprochent déjà sa « mollesse » face aux Pakistanaïes. Cela ne l'empêche pas d'essayer de faire vivre sa « Gujral doctrine », une tentative de dialogue feutrée avec les petits voisins du sous-continent pour lesquels l'Inde était encore, il n'y a pas si longtemps, un *big brother* sûr de lui et dominateur.

I.K. Gujral veut changer l'image de l'Inde. Il veut donner l'impression que son pays est capable de tolérance et peut accepter les revendications ou les doléances des plus faibles ou des plus petits que lui. Arrivera-t-il à ses fins, l'ancien homme d'affaires de Karachi qui s'obstine à croire au compromis en politique et dans la gestion des affaires intérieures comme extérieures de l'Union indienne ? « Par nature, j'ai tendance à privilégier la conceptualisation », admet celui qui s'étonne encore : « Jamais je n'aurais imaginé devenir un jour premier ministre... »

Bruno Philip

FIN















## L'ÉTÉ FESTIVAL

C'est avec un drôle de festival que nous clôturons nos pages spéciales consacrées aux manifestations culturelles estivales. Une sorte de festival mondial, consacré à la mémoire de celui qui transforma radicalement le paysage musical, introduisant dans ces rythmes noirs chantés par un Blanc le premier message de rébellion et de sexualité dans lequel s'est reconnue la jeunesse de l'après-guerre. Elvis Presley est mort il y a vingt ans. A Memphis (Tennessee), des dizaines de milliers de fans sont venus lui rendre hommage. Et, partout ailleurs, rétrospectives, émissions de télé, éditions de disques, saluent son souvenir. L'autre événement du jour, moins éloigné qu'il n'y paraît, c'est Pierre Boulez qui l'a créé, à Salzbourg. Il y dirigea un « Sacre du printemps » avec une férocité barbare, un déferlement d'énergie à faire pâlir un rocker.

## LA PHOTOGRAPHIE DE GÉRARD RONDEAU

## Chant de marins

Ce dimanche, à Paimpol, c'est la fête du chant de marins. Sur les quais du port breton, chants de bord et répertoires de long cours et de cabotage, chants de travail de la grande et de la petite pêche, vieux gréments de Bretagne et d'ailleurs, ce sera une soirée aux accents des musiques des mers du monde ! Ce sera aussi ma dernière photographie de cette série de l'« Été festival ».



# Pour ses fans, Elvis Presley n'est pas mort le 16 août 1977

Memphis/Rock. Des dizaines de milliers d'admirateurs se sont rendus dans la capitale du Tennessee pour célébrer le culte du « King »

MEMPHIS a deux grands morts : Elvis Presley et Martin Luther King. Le roi du rock'n roll, terrassé à quarante-deux ans dans sa salle de bains, le 16 août 1977, par une attaque cardiaque et les barbituriques dont il était devenu prisonnier, et le Prix Nobel de la Paix, champion de l'égalité raciale et de la non-violence, assassiné à trente-neuf ans sur le balcon du Lorraine Motel le 4 avril 1968.

Mais les cars de touristes ne s'arrêtent pas plus au Lorraine Motel qu'au Musée national des droits civiques qui le joute. Le quartier est désert. A quatre rues de là pourtant, sous l'écrasant soleil du Sud, il faut faire la queue pendant une heure et demie pour espérer entrer au tout nouveau Elvis Presley Club, premier restaurant d'une chaîne qui ambitionne de devenir mondiale. Juste au coin, Beale Street, sur laquelle BB King, le seigneur du blues, régna en son temps, s'est transformée en grand bazar du rock où on déambule le soir après une journée passée en pèlerinage à Graceland, autour de la maison d'Elvis, de la tombe d'Elvis, des avions et des voitures d'Elvis, dans les boutiques de

souvenirs d'Elvis. C'est là, sur Elvis Presley Boulevard, que l'on trouve les cars de touristes.

Les dizaines de milliers de fans qui ont envahi Memphis cette semaine pour rendre un nouvel hommage au « King », vingt ans après sa mort, ne commémorent ni l'Amérique de BB King ni celle de Martin Luther King, ni même le courant d'air frais que le jeune Elvis Presley, rebelle malgré lui, insuffla à l'Amérique des années 50, figée dans sa ségrégation, en fondant le rhythm'n blues noir, le gospel et la country music blanche dans un son unique qui devait marquer à jamais le rock'n roll. Elvis Presley est devenu un culte, un phénomène, une religion, une entreprise florissante aussi.

« Elvis est la personne la plus aimée du XX<sup>e</sup> siècle », affirme son intarissable coiffeur, Larry Geller, lors d'une causerie organisée pour les fans dans le lycée que fréquenta Elvis adolescent. « Seul Mickey est aussi connu que lui », dit Jack Soden, directeur général d'Elvis Presley Enterprises, la société qui gère l'image et l'héritage du chanteur. « Le plus grand artiste que le monde

ait jamais eu », renchérit son infirmière, Marion Cocke, qui préside chaque année un Elvis Memorial Dinner d'un millier de personnes. Transcendant les générations, le marché des fans d'Elvis ne cesse de croître, reconnaît Todd Morgan, directeur des « ressources créatrices » d'Elvis Presley Enterprises. Pourquoi ? « Je ne crois pas que cela puisse s'expliquer », répond-il.

## FAMILLES EN SHORT

Professeur à l'université de Memphis, John Bakke étudie le phénomène depuis des années et organise des conférences sur le sujet. Lui aussi est mystifié par un engouement auquel il ne voit pas d'« explication rationnelle » ; mais la musique d'Elvis est partout aujourd'hui, observe-t-il, à la télévision, sur les radios : en fait, « elle est beaucoup plus accessible que dans les années 60 et 70, lorsqu'il fut pratiquement submergé par les Beatles », les Rolling Stones, Bob Dylan et autres.

A Graceland, où pour 18,50 dollars Elvis Presley Enterprises vous fait pénétrer dans l'univers du King, la maison aux colonnes grecques

qui fut la sienne pendant vingt ans, le culte est soigneusement entretenu, pour le bonheur de familles en short, des enfants aux grands-parents, que déversent toutes les cinq minutes des mini-bus d'un point à l'autre du domaine. Les fans viennent du monde entier, du Japon, du Brésil, de France aussi : Fabrice Oumedjkane, vingt-quatre ans « et 450 disques d'Elvis », président du fan-club d'Elvis à Strasbourg, fait partie d'un groupe de soixante-cinq Français qui, pour 13 500 francs, ont droit à un périple de vingt-deux jours sur les traces du King. Dans le « jardin de la méditation », on se recueille sur la tombe d'Elvis ; aux côtés de celles de ses parents et de sa grand-mère, elle disparaît sous les couronnes, les ours en peluche, les offrandes de toutes sortes envoyées par des admirateurs qui semblent avoir décidé une fois pour toutes qu'Elvis était « vivant ».

Les fans forment une communauté sage, polie et disciplinée. « Elvis a fait de nous une famille », leur dit chaque année Marion, l'infirmière. Ils ont idéalisé leur idole et rejettent sur les médias toute at-

teinte à son image : sur la fin de sa vie, il n'était pas gros mais « gonflé » par l'hypertension, il ne se droguait pas mais « prenait beaucoup de médicaments que lui prescrivait les médecins ». Que le président Jimmy Carter révèle aujourd'hui dans le *New Yorker* qu'il recevait à la Maison Blanche des appels téléphoniques d'un Elvis « totalement défoncé » n'intéresse absolument personne ici, pas plus que sa vie intime : on se contente de savoir qu'il était « fabuleusement sexy » et qu'il adorait sa fille, et d'écouter les souvenirs attendris d'actrices qui ont eu la chance d'être embrassées par Elvis à l'écran.

## DIEU ET SA MAMAN

L'Elvis dont veulent se souvenir les fans, celui qu'ils font découvrir à leurs enfants, est un chanteur à la voix d'or qui croyait en Dieu et en sa maman, une star si généreuse qu'elle offrait des Cadillac à tous ses amis, un patriote qui accepta de partir à l'armée en pleine gloire puis, bien plus tard, en 1970, alla demander à Nixon de le nommer « agent fédéral honoraire » pour lutter contre la drogue. Bref, un gar-

çon pauvre qui devint millionnaire, avait neuf téléviseurs dans sa maison, des fauteuils en fausse fourrure et de la moquette épaisse comme ça, mais ne cessa jamais de donner du « monsieur » et « madame » aux gens qu'il ne connaissait pas.

Rebelle, Elvis ? Par les controverses sur ses déhanchements provocateurs et la nouveauté de sa musique, « il a symbolisé le premier conflit de générations que ce pays a connu, dans les années 50, souligne John Bakke. Mais Elvis voulait être une star. Son côté rebelle, il l'a perdu en allant à Hollywood en 1958 ». Au passage, il a aussi perdu le public noir dont il avait si bien intégré la musique à un moment stratégique. « Elvis a pris la voie du rock'n roll et de la culture blanche et il s'y est figé », reconnaît un de ses admirateurs. Aujourd'hui, la foule des fans d'Elvis est uniformément blanche, les seuls Noirs que l'on voit à Graceland sont les employés d'Elvis Presley Enterprises, et la boutique de l'aéroport de Memphis solde les souvenirs du Musée des droits civiques.

Sylvie Kauffmann

## Profession : sosie du King

NE CHERCHEZ PAS, ils sont tous là. Tous les Elvis du monde se sont donné rendez-vous cette semaine à Memphis : sosies imparfaits ou imitateurs à perruque, professionnels ou amateurs, célibataires ou pères de famille, tous mus par la même conviction – le King est immortel, et ils en sont la preuve. « Je n'en ai jamais vu autant », soupire un commerçant saturé.

Il y a les minces et, nettement plus nombreux, les Elvis mûrs. Il y a Elvez, l'Elvis mexicain, qui prend quelques libertés avec l'original, et il y a l'Elvis thaïlandais, plus fidèle. Et puis il y a le fringant Darrell Dunhill, qui participe ce samedi soir, au New Daisy Theater de Memphis, à un concours d'imitateurs d'Elvis. Darrell Dunhill a trente-trois ans, l'œil plus bleu qu'Elvis, mais la banane et les rouflaquettes irréprochables, la grosse chevalière « EP » au doigt et surtout une pêche d'enfer : son tour de taille se rapprochant davantage de l'Elvis des années 50 que de celui des années 70, il excelle dans les morceaux d'Elvis jeune, ceux qui remuent. Le King ne trouverait rien à redire à son déhanchement qui, comme il se doit, fait se pâmer les groupies massées devant la scène pour recevoir, comme le saint-sacrement, l'écharpe de l'artiste mouillée de sueur.

Restaurateur, Darrell Dunhill est Elvis, depuis six ans, avec un tel bonheur qu'il a décidé d'en vivre : il a vendu son restaurant à Port-St-Lucie (Floride) et s'apprête à partir en tournée au Japon pour deux mois. « Je suis le seul à faire trois changements de costume en douze minutes et demie », précise-t-il. D'abord le costume noir et rose, millésime 1956. « Je l'arrache, et en dessous j'ai le costume de G.I. Blues [1959], puis je reviens dans le costume blanc

du concert Aloha from Hawaii » (1973). Fan d'Elvis depuis qu'il est « capable de mettre un disque », il a visité quatre fois Graceland, dont il s'est inspiré pour décorer sa propre maison. Il a une Harley-Davidson 1971 et « plein d'armes à feu, comme lui ». « J'étudie la moindre minute de vidéo d'Elvis, et je m'exerce. » Pas devant un miroir. « C'est dans ma tête que ça se passe. »

Fan, certes, mais pas fou : contrairement à d'autres sosies, Darrell Dunhill ne pense pas qu'Elvis soit encore vivant et ne prétend pas en être la réincarnation. « Ceux-là, ils ont besoin de se faire examiner la tête. Arrêtez, les mecs ! Il n'y a qu'un Elvis, et il est mort. » En même temps, reconnaît-il, « comme personne ne veut croire qu'Elvis est mort, on est prêt à faire n'importe quoi pour le maintenir en vie. C'est à ça que servent les imitateurs ».

Une grande famille, les sosies d'Elvis, ils se connaissent tous, se retrouvent dans les concours. Bonnie Lee, petite bonne femme rondelette, est « King agent », imprésario de Kings. Dans sa boutique d'imprimeur à Big Rapids (Michigan), ses Elvis lui téléphonent des quatre coins de l'Amérique pour pousser la chansonnette au bout du fil... « ils sont merveilleux, ils savent que j'adore ça ». Le plus gratifiant quand on est Elvis, avoue Darrell Dunhill, « ce sont les fans ».

Essentiellement féminines et pas forcément contemporaines d'Elvis : « Elles rajeunissent, affirme-t-il avec un grand sourire, la relève est assurée. » Et, pour en venir à bout, il a une méthode infaillible : « Une à la fois. » Sacré Elvis !

S. K.

## Cent titres, du rocker rebelle au crooner kitsch

II YA quelques mois, les volumes de l'*Anthology* des Beatles nous faisaient entrer pour la première fois dans l'antichambre de leurs créations. Pas à pas, on suivait les étapes d'une musique qui s'inventait. Le coffret de quatre CD, *Platinum - A Life in Music*, que RCA consacre aujourd'hui à Elvis Presley, comprend lui aussi maints extraits de répétitions et de jams improvisés. Sur cent titres présentés, couvrant l'ensemble de sa carrière (d'un disque souple enregistré à ses propres frais en 1954 à une reprise de *My Way* jouée en concert au printemps 1977), les trois quarts sont constitués de versions inédites de ses chansons. On n'assiste pas ici à la naissance d'une œuvre – Elvis n'en a jamais composé aucune – mais à ce qui fit la grandeur du King : l'interprétation. Une affaire de fulgurance et de métier, d'instinct et de mise en scène.

L'Elvis Presley de la seconde moitié des années 50 semble avoir l'authenticité brute d'un chanteur folk. L'excitante sobriété des productions de Sam Phillips, le patron des studios Sun à Memphis, mettent son charisme à vif. La voix du chanteur synthétise son amour du blues, du rhythm'n blues, de la country et du

gospel. Sa personne rayonne des désirs de transgression d'une jeunesse sudiste attirée par la culture noire. Elvis ne vole pas le blues, il le recrée. *That's All Right*, premier titre publié, transforme la lamentation originelle du bluesman Arthur Crudup en une fringante déclaration d'indépendance. L'adolescence y trouvera une valeur universelle. Cette urgence n'est pas qu'instinctive. Dès ses débuts, Elvis travaillait son chant, ses costumes et ses danses. Il y mêle vulgarité machiste, séduction féminine et l'emballement de celui qui doit tout prouver.

## LE COME-BACK DE 1968

Parvenu très vite au sommet, il gèrera ensuite son personnage en professionnel. Elvis n'a plus à défier, il règne. Sa voix – exceptionnelle –, son corps – prolongement charnel de ses vocalises – sont domptés par un professionnalisme et une distance qui tuent trop souvent l'émotion. Le troisième CD de cette compilation témoigne d'un sursaut. En 1968, Elvis ne supporte plus la naïveté imposée de ses films. Il annonce son retour sur scène et à la télévision lors d'un show de Noël. Son manager, l'omnipotent colonel Parker, voudrait qu'il sirote des bal-

lades, habillé en smoking. Pour une dernière fois, Elvis choisira de se rebeller. Tout de cuir noir vêtu, il retrouvera lors de ce *68 Comeback Special*, l'intensité rock, le sex-appeal sulfureux de ses débuts. Sur les bandes enregistrées lors de la répétition du show, on sent que la musique profite déjà de cette liberté et de ce parfum de révolte.

Des tubes comme *Suspicious Mind* hériteront un temps de cette excitation retrouvée mais, très vite, on transforme ce retour en grand spectacle. Le cuir blanchit et se couvre de bijoux sous les feux de Las Vegas. La rudesse salace s'amolli jusqu'au mélodrame. Crooner patriotique tenté par l'autodérision, Elvis surjoue ses trucs de bête de scène. Par moment, on se laisse happer par certains élans. Quand des gospels, par exemple, vibrent de ses désirs de rédemption. Ou quand l'extrémisme kitsch (sa version de *My Way*) prend la dimension tragique d'une décadence à l'issue bientôt fatale.

Stéphane Davet

★ Coffret 4 CD + livret de 45 pages, RCA 07863 67469 2. Distribué par BMG.









# Une alerte internationale est déclenchée sur les dangers de deux coupe-faim

L'association de deux médicaments pourrait provoquer des anomalies cardiaques

**ADOPTANT** une démarche fort inhabituelle, les responsables du *New England Journal of Medicine* ont, au nom de la protection de la santé publique, décidé de briser l'embargo qui protégeait jusqu'à présent une publication à paraître le 28 août dans ses colonnes. Signé d'un groupe de spécialistes de la prestigieuse Mayo Clinic de Rochester (Kent), dirigé par le docteur Heidi M. Connolly, ce travail porte sur l'observation d'une série de graves complications cardiaques apparues brutalement chez des femmes peu après qu'elles eurent consommé des médicaments amaigrissants.

Les auteurs détaillent vingt-quatre cas d'anomalies graves de la structure et de la fonction des différentes valves cardiaques (valves mitrale, aortique et tricuspide) entraînant différents symptômes et imposant, dans certains cas, des interventions chirurgicales palliatives. Toutes ces femmes, âgées de quarante à cinquante ans, avaient commencé à souffrir de leur cœur dans les mois suivant le début d'un traitement amaigrissant associant deux médicaments très répandus : la fenfluramine (ou Pondéral, des laboratoires français Servier) et la phentermine.

La phentermine est commercialisée aux Etats-Unis depuis près de trente ans et la fenfluramine depuis 1973. L'association de ces deux molécules (qui offre l'avan-

tage de réduire les doses de l'une et l'autre) est devenue une pratique à la mode outre-Atlantique au début des années 90, sans qu'aucun système de pharmacovigilance soit mis en place par les fabricants.

Bien que l'association de ces deux médicaments ne soit pas officiellement autorisée par la Food and Drug Administration américaine, les auteurs du *New England Journal of Medicine* précisent qu'en 1996 seize millions de prescriptions de ce type ont été effectuées aux Etats-Unis.

## ARGUMENTS DE POIDS

Les observations des spécialistes de la Mayo Clinic ont été réalisées entre mai 1996 et avril 1997. Elles sont remarquables par leur similitude. Huit des vingt-quatre patientes souffrent, outre leur pathologie valvulaire, d'hypertension artérielle pulmonaire, une maladie grave qui a déjà été rattachée à la prise de médicaments amaigrissants, dont le dexfenfluramine (Isoméride ou Redux, des laboratoires Servier). Chez les femmes ayant subi des interventions chirurgicales, l'examen anatomopathologique des valves cardiaques a montré des lésions similaires, comparables à celles induites lors de certaines intoxications (aux dérivés de l'ergot de seigle notamment) ou de certains processus cancéreux.

Les auteurs du *New England*

*Journal of Medicine* fournissent une série d'éléments permettant de comprendre les mécanismes physiopathologiques à l'origine d'un tel phénomène, tout en reconnaissant ne pas avoir la preuve définitive que l'association médicamenteuse incriminée est bel et bien à l'origine du phénomène observé. La rareté de ce type de malformation cardiaque chez les femmes de moins de cinquante ans et le caractère homogène des lésions sont toutefois des arguments de poids pour accuser les médicaments coupe-faim.

Les spécialistes de la Mayo Clinic estiment, en conséquence, que les personnes souhaitant perdre du poids, à qui l'association fenfluramine-phentermine pourrait être proposée, devraient être dûment informées des risques de survenue de complications majeures que sont l'hypertension artérielle pulmonaire et les anomalies de valves cardiaques.

## MISE EN GARDE AUX ETATS-UNIS

La Food and Drug Administration a, pour sa part, eu connaissance de neuf cas supplémentaires et décidé de mettre en garde les prescripteurs américains en les incitant à surveiller l'état cardiovasculaire de leurs patientes. Pour l'heure, aucune anomalie touchant les valves cardiaques n'a été recensée aux Etats-Unis après la consommation de dexfenfluramine, molécule qui fait l'objet d'un

très large engouement outre-Atlantique bien qu'elle soit connue pour pouvoir induire une hypertension artérielle pulmonaire aux conséquences pouvant être mortelles (*Le Monde* du 18 mai 1995).

En France, l'Agence du médicament a décidé, fin 1995, de réglementer de manière drastique la délivrance de ce type de molécule coupe-faim, leur prescription étant réservée à certains médecins hospitaliers. La France devait par la suite être suivie, sur ce thème, par les autorités européennes du médicament. Un an plus tard, au terme d'une vive polémique, le docteur Jacques Servier, PDG des laboratoires qui portent son nom, annonçait qu'il avait déposé un recours devant le Conseil d'Etat. « Les décisions françaises et européennes d'encadrement de la prescription de ces médicaments sont, pour ce qui nous concerne, une catastrophe sur le plan matériel et sont épouvantables au plan moral puisqu'on nous traite en fait d'assassins sans en apporter la preuve », déclarait le docteur Servier au *Monde*.

Il espérait alors obtenir un élargissement des possibilités de commercialisation de l'Isoméride en obtenant que cette molécule puisse être prescrite par les spécialistes exerçant dans le secteur libéral.

Jean-Yves Nau

# Le piège mortel de la RN 10

Nouvel accident grave au sud de Bordeaux

## BORDEAUX

de notre correspondant régional

On savait la route nationale 10, qui traverse l'Aquitaine du nord au sud, dangereuse. Elle est en fait horriblement meurtrière. Un accident a fait neuf morts et vingt-quatre blessés dans la nuit du 12 au 13 août, à Liposthey (Landes). Vendredi 15 août au matin, dans les mêmes parages, deux personnes de nationalité portugaise ont été tuées, et trois autres blessées. Un an auparavant, huit membres d'une famille marocaine, installée à Sainte-Foy-La-Grande (Gironde), trouvaient la mort à quelques kilomètres de là. On se souvient aussi de ce jour de mars 1995 : quatre morts et une trentaine de blessés, toujours à Liposthey.

Chaque année égrène ainsi sa série d'accidents sur un axe dont il est admis qu'il tue six fois plus que les 2x2 voies normales. Il constitue un piège terrible entre Le Muret, au sud de Bordeaux, et Saint-Geours-de-Maremne, au nord de Bayonne. L'autoroute s'arrête, mais il reste pour l'automobiliste une belle 2x2 voies rectiligne avec l'escorte rassurante de la forêt landaise. Il existe beaucoup d'autres routes du même type en France, notamment en Bretagne. Mais elles ne sont pas au cœur d'un des axes de migration le plus important et le plus long d'Europe : dix-huit mille véhicules par jour en moyenne, en grande majorité voyageurs au long cours.

L'Aquitain qui emprunte cet itinéraire en connaît les difficultés : dégagements à gauche, carrefours, sorties d'aire de repos et... emplacements des radars de la gendarmerie. Il n'en va pas de même pour le routier qui, depuis Anvers ou Séville, s'efforce de tenir sa moyenne ou pour le chauffeur de la voiture familiale surchargée qui roule depuis l'Allemagne ou Rabat. C'est à l'instant où leur vigilance est la plus émue qu'ils rencontrent le pire danger : un autre conducteur fatigué, un filet de brume, un véhicule qui sort d'une aire de repos ou d'un chemin de campagne.

A l'époque où l'on commençait à parler d'aménagement du territoire, il n'était pas trop difficile de s'offrir une 2x2 voies à travers un département où les routes servent aussi de pare-feu et où il y a moins de problèmes d'expropriation que dans le vignoble de Saint-Emilion. En finançant cet équipement, les Aquitains pensaient anticiper les actions de l'Etat : on élargit un peu la route et l'Etat fera le reste.

Pourtant, il a fallu des dizaines de morts et un dramatique accident, en juillet 1988, pour que soit enfin installée une glissière de sécurité. Les morts de ces derniers jours permettront-ils d'accélérer la mise en œuvre des équipements indispensables pour assurer la sécurité de cet axe « européen » ?

Pierre Cherruau

# Greenpeace occupe une plate-forme pétrolière

**QUATRE MILITANTS** de Greenpeace ont escaladé, vendredi 15 août, les chaînes de l'ancre d'une plate-forme mobile pétrolière au large des îles Shetland (Ecosse) pour y rejoindre trois de leurs collègues qui y sont installés depuis six jours. Les quatre hommes se sont approchés dans des bateaux pneumatiques, puis ont grimpé à bord de la plate-forme de la compagnie BP, chargés de marchandises et de fournitures, a indiqué l'organisation écologiste Greenpeace. Deux d'entre eux devaient passer la nuit sur la plate-forme et deux autres rejoindre un bateau affrété par Greenpeace.

Cette action s'inscrit dans une campagne menée par Greenpeace pour protester contre les nouvelles prospections pétrolières dans les eaux de l'Atlantique, à l'ouest de l'Ecosse et jusqu'à la mer du Nord. En l'occurrence, les militants de Greenpeace veulent empêcher la plate-forme *Stena Dee* de se diriger vers le champ pétrolier de Foinaven. - (AFP)

# Règlement de comptes sur l'antenne de France-Inter

**LORSQUE** l'actualité est faible, les médias sont parfois capables de la créer. C'est un peu ce qui s'est passé, vendredi 15 août en fin de journée, sur l'antenne de France-Inter lors de l'émission « Le téléphone sonne », consacrée au vingtième anniversaire de la mort d'Elvis Presley.

Vers 19 h 15, alors que l'émission, qui a lieu en direct, vient de débiter, Fabrice Le Quintrec, qui l'anime ce soir-là, s'apprête à passer la parole à l'un des invités pour répondre à une question d'auditeur sur les circonstances de la mort du chanteur américain. François Jouffa, collaborateur régulier de Radio-France, après avoir longtemps travaillé à Europe 1, et présent en tant que spécialiste de la chanson des années 60, s'empare alors du micro pour lire un texte préparé à l'avance dans lequel il explique qu'il refuse de participer plus longtemps à l'émission.

Arguant du rôle d'Elvis Presley, qui, « dans les années 50, a fait connaître à l'Amérique blanche la musique noire américaine », et évoquant cette époque où « on lâchait les policiers sur les nègres », François Jouffa explique qu'il refuse « de débattre de ce sujet devant un journaliste sympathisant notoire du *Front national* ».

Après cette mise en cause de Fabrice Le Quintrec, il s'en prend à Michel Boyon, PDG de Radio-France, auquel il reproche de tolérer la mise à l'écart des collaborateurs ayant une « sensibilité de gauche ». Avant de quitter le studio, il a ajouté qu'il faisait cette intervention « avec la bénédiction de [son] père, l'avocat Yves Jouffa, président d'honneur de la Ligue des droits de l'homme ».

L'émission a ensuite repris son cours et les amoureux d'Elvis Presley ont pu apprendre que la mort de leur idole était probablement due à un malaise car-

diac. Mais l'incident a ému les quelques personnes présentes vendredi soir dans l'enceinte de la Maison de la radio. « L'antenne est une chose sacrée. En tant que responsable de l'information, je ne peux pas accepter qu'il s'y passe des choses qui sont assimilables à une chasse aux sorcières », commente Patrice Bertin, chef des informations de France-Inter, qui, comme beaucoup, attend la réaction de la hiérarchie de Radio France, notamment celle de son PDG.

En réalité, c'est la deuxième fois en quelques semaines que l'antenne de la radio du service public est utilisée par un collaborateur de la station pour exprimer son point de vue sur les changements en cours depuis quelques mois dans les programmes. En juin, au moment des discussions sur la place de l'émission de Laurent Ruquier dans la grille de rentrée, Gérard Miller, un des chroniqueurs de l'émission, avait utilisé le micro pour dire tout le mal qu'il pensait de Jacques Santamaria, directeur des programmes de France-Inter. Il avait été immédiatement suspendu de l'antenne (*Le Monde* du 25 juin). En ce qui concerne François Jouffa, l'émission « Vinyl café », qu'il animait durant l'été en milieu d'après-midi, devait s'arrêter, elle, avec la mise en place de la grille du mois de septembre.

La réaction de Michel Boyon, qui a prévu de faire sa conférence de rentrée le vendredi 29 août, est d'autant plus attendue que beaucoup pensent que l'automne risque d'être chaud à Radio-France. Au sein de l'entreprise, le PDG est contesté sur son mode de gestion et, à l'extérieur, il est sous la surveillance d'un gouvernement qui n'ignore rien de ses bonnes relations avec l'ancienne majorité.

Françoise Chirot

## DÉPÊCHES

■ **PROFANATION** : le Parti socialiste a exprimé sa « consternation » et son « indignation » après la profanation de deux synagogues par des graffitis nazis, à Nice, dans la nuit du 13 au 14 août. « Ces faits nous rappellent malheureusement l'existence de groupes néonazis actifs et structurés dans toute l'Europe, a souligné le PS. La prévention des actes racistes et antisémites [doit] mobiliser tous les moyens nécessaires de la puissance publique. »

■ **JUSTICE** : une enquête préliminaire a été ouverte, dans le courant du mois de juin, par le parquet de Nantes à propos des travaux réalisés entre 1989 et 1992 par le port autonome de Nantes-Saint-Nazaire (Loire-Atlantique). Selon l'AFP, cette enquête, confiée à la police judiciaire, porterait sur une surfacturation de 800 000 francs.

■ **FAITS DIVERS** : un malfaiteur a été tué, samedi matin 16 août, par un fonctionnaire de la brigade anti-criminalité de Marseille, après une course poursuite de soixante kilomètres entre Toulon et la cité phocéenne. Christophe Callus, âgé de vingt-quatre ans, avait volé, sous la menace d'une arme, un taxi qui l'avait chargé à Nice. Arrivé dans un quartier nord de Marseille, il était sorti du véhicule et avait visé les policiers avec une arme de calibre 22 long rifle.

■ **POLITIQUE** : Charles Millon, vice-président de Démocratie libérale, plaide, dans un entretien au *Figaro* du 16 août, pour la constitution d'un parti unique fusionnant le RPR et l'UDF, et estime que « ceux qui sont opposés à ce projet ne trouvent plus que des arguments tactiques ou personnels ». A l'inverse Jean-Claude Gaudin, président UDF de la région Provence-Alpes-Côte-d'Azur, s'est déclaré hostile au projet, vendredi, dans le quotidien *Nice-Matin*. « Fusion non, mais union oui », déclarait-il. « L'idée d'une fusion entre le RPR et l'UDF est irréaliste parce que nous avons des racines différentes », ajoutait-il.

■ **Lionel Jospin a regagné Paris, vendredi 15 août**, après quinze jours de vacances passés à l'île de Ré. Mardi 18 août, la veille du conseil des ministres de rentrée, il recevra une délégation de l'Assemblée des présidents de conseils généraux (APCG), conduite par son président Jean Puech (UDF-DL).

Tirage du *Monde* daté samedi 16 août : 438 503 exemplaires

1 3

# JOURNÉES MONDIALES DE LA JEUNESSE

## Enjeux et programmes

Avec *Le Monde* de lundi, un cahier spécial de huit pages sera consacré aux Journées mondiales de la jeunesse et à la visite du pape à Paris : enjeux et programmes, portraits de jeunes croyants dans le monde, carte des manifestations, entretien avec Mgr Lustiger, etc. A quoi croient les jeunes ? quels sont les lieux de rassemblement ? leurs réseaux, leurs mouvements ? Enquête, reportages, analyses : chaque jour *Le Monde* suivra les étapes de ce rassemblement de 300 000 jeunes venus de 140 pays et les étapes de la visite de Jean Paul II au Champ-de-Mars et à l'hippodrome de Longchamp.

Un cahier spécial de 8 pages lundi 18 daté mardi 19 août dans *Le Monde*